HE 09-2021A-FS-01-01

Examen final A2021

Après avoir répondu aux questions suivantes (10 points), vous proposerez une introduction rédigée ainsi qu'un plan détaillé (I., A. avec titres précis) pour le commentaire du document ci-dessous (10 points) :

Question 1 :
La dénonciation de la « prostitution » de la « mission de chercheurs » (l. 10) est-elle spécifique à la fin de la Seconde Guerre mondiale ou la retrouve-t-on avant (contexte, pays, acteurs) ?

Question 2 :
Présentez les différents lieux et acteurs de la conception-construction de la bombe A cités dans le texte ou hors texte.

Question 3 :
Il y a-t-il eu, avant le 6 août 1945 (Hiroshima), de la part des scientifiques alliés, des oppositions individuelles ou collectives à l'usage de la bombe A contre les populations japonaises ?

Question 4 :
Dans quelle mesure peut-on dire que l'auteur et certains physiciens américains sont (encore) imprégnés d'une culture scientiste ?

Question 5 :
Quels sont les « militants de la paix » et leurs initiatives que vous connaissez pour la période 1946 ou postérieure ?

Question bonus :
Avant l'apparition du scientisme au XIXe siècle, connaissez-vous un ou des exemples de recherches scientifiques qui ont été gardées secrètes pour raison d'Etat (pays, contexte, acteurs) ?

Revue *Esprit*, janvier 1947, numéro thématique « documentaire atomique », extrait de l'article « le conflit des savants et des militaires » de Jean Baboulène (ingénieur issu de l'école polytechnique), p. 37-41 et 47-48.

J'imagine avec quelque raison, que c'est précisément dans un sentiment confus de culpabilité après Nagasaki, que les éminents *scientists* américains puisèrent leurs premières réflexions amères. J'imagine que c'est dans la honte que s'est nourri au début ce potentiel

d'indignation et ce messianisme de la lutte anti-atomique dont ils ont essayé depuis de submerger l'opinion de leur pays. Certes, ils n'avaient rien à partager dans la responsabilité de l'honorable M. Truman qui avait accepté, après celle de New Mexico, les deux ultimes expériences *in vivo* du Japon. Ils n'étaient pas non plus le Major General Leslie Groves, responsable de l'emploi de la bombe, après avoir été le « Managing director » de sa fabrication. Mais ils ne s'étaient-ils pas en quelque sorte vendus corps et âmes, pis que cela, n'avaient-ils pas quelque peu prostitué leurs missions de chercheurs pour permettre désormais à « d'honorables médiocres » (je n'invente pas l'expression) tels que Truman et Attlee[1] -et Dieu sait si l'espèce en est commune- de brandir désormais au-dessus du monde terrifié une menace telle que l'espoir d'en contrôler l'emploi apparait déjà comme surhumain. D'autant que si la guerre était close -et pour combien de mois ?- la gigantesque usine d'Hanford n'en continuait pas moins à produire son plutonium […] et que Los Alamos se transformait en un gigantesque arsenal tout près de passer de l'étude du prototype à un job autrement sérieux.

Sans en avoir jamais eu jusqu'alors une conscience très nette, peut-être avaient-ils poursuivi pendant quatre ans leur effort passionné en croyant que le résultat leur en demeurerait acquis. Or cette chose qu'ils avaient faite, voici qu'on leur disait maintenant : « C'est bien, elle n'est pas à vous, vous n'avez pas à vous occuper de son usage ». […]

Ainsi, les hommes politiques et les chefs militaires eurent beau revendiquer tout l'honneur des responsabilités guerrières, les atomiciens n'en furent pas pour autant délivrés de scrupules. D'Einstein à Oppenheimer, en passant par la foule des obscurs coopérateurs de l'immense recherche se formait un vaste courant d'opinion dominé par deux sentiments distincts. D'une part, celui d'une perversion dans la destination des connaissances scientifiques, dans l'usage des techniques, dans l'esprit même de la découverte. D'autre part, celui de former une classe d'hommes parfaitement conscients de l'avenir proposé à l'espèce humaine, pour le meilleur et pour le pire, par la mise au jour de la puissance de l'atome -et conscients en même temps d'être injustement, cyniquement frustrés du privilège d'en contrôler l'usage par ceux-là mêmes, politiciens ou militaires, à qui la connaissance fait défaut.

Dans le premier cas, du reste, au sentiment de voir la science détournée de sa fin se mêlait sans nul doute celui d'une évidente culpabilité. En acceptant le secret de la recherche, n'avaient-ils pas, en quelque sorte, trahi l'esprit même de la recherche ? N'avaient-ils pas parjuré ce pacte spirituel qui lie le savant au pur objet de la connaissance tout autant qu'au bien de l'homme le serment d'Hippocrate voue l'effort du médecin ? N'avaient-ils pas exagérément aliéné leurs libres démarches de serviteurs de la connaissance au profit exclusif de d'une volonté d'impérialisme dont ils mesuraient soudain l'effroyable inhumanité ? Ces hommes qui avaient

---

[1] *Premier ministre britannique travailliste de juillet 1945 à octobre 1951 (note de votre enseignant à ne pas commenter).*

l'habitude de travailler dans un domaine essentiellement international, possession commune de tous les chercheurs, se voyaient dangereusement asservis à la cause exclusive d'une cité hermétiquement close. La science atomique, à l'appel du slogan *America first !* apparaissait tout à coup à leurs regards éveillés sévèrement entourée de barbelés infranchissables. Eux-mêmes, sous l'emblème faussement libéral de la démocratie yankee, étaient placés en quarantaine spirituelle, formaient parmi les intellectuels du monde une vaste déportation de « savants déplacés », interdits de séjour dans le royaume des libres échanges de la pensée. La science, retranchée un instant dans d'étroites frontières pour sa collaboration à la lutte contre les « puissances du mal », se voyait confirmée dans son exil. […]

Mais très vite, les savants iront jusqu'au bout de leur pensée intime, que l'on peut essayer d'exprimer comme ceci : la bombe atomique est moins dangereuse en elle-même que par la psychose internationale de peur mutuelle et de compétition qu'elle provoque. Le secret qu'on veut maintenir autour d'elle, fût-il admissible du point de vue de l'honneur de la science, est quand même le plus efficace moyen de nourrir cette psychose jusqu'à la folie collective, jusqu'à l'agression. Donc une seule voie offerte : la coopération internationale, qui postule au départ le rétablissement complet de la liberté d'échange dans le domaine scientifique. […] Le développement des découvertes conduisant à la libération de l'énergie atomique s'inscrit dans une longue ligne de découvertes qui ont leur source dans la soif des hommes de savoir […] les architectes d'un système de précautions destiné à garantir la sécurité internationale *doivent et peuvent* utiliser pour les mesures de mise en vigueur cette aspiration vers la connaissance qui est partie intégrante de la nature humaine. Autrement dit : la prolongation du secret travaille inéluctablement contre la sécurité qu'elle voudrait produire -la libération du secret doit précéder, ou tout le moins accompagner tout effort sérieux de pacification du monde. […]

Les savants ne sont pas au bout de leurs peines. Fait absolument nouveau dans l'histoire, ils constituent désormais, entre les pouvoirs nationaux et les opinions publiques prêtes aux réactions massives de la panique, une classe d'homme isolée contrainte à la revendication de ses droits vitaux. Le sort qui est et sera fait à leur libre travail est désormais le plus sûr baromètre de la coopération internationale. Le savant d'aujourd'hui ne peut plus se contenter d'être au-dessus des peuples, serviteur séparé et protégé du « progrès ». Son rôle dans la guerre et ses malheurs présents lui assignent la tâche de militant de la paix.